

LA PRISON PSYCHIQUE

Dans certains cas, lorsque la douleur devient telle que le corps humain ne peut plus la supporter, elle provoque l'évanouissement. J'avais toujours considéré comme faibles ceux qui cédaient à cette perte de conscience. Mais à cet instant précis, j'aurais volontiers donné tout l'or du monde pour appartenir à ces chanceux car, dans mon cas, la douleur ne m'endormit pas ; bien au contraire, elle était si aiguë qu'elle frappa mon corps avec la force d'un électrochoc.

Je me réveillai en sursaut en la sentant brûler mon épaule droite, étouffant un cri. C'était comme si on y avait enfoncé un couteau aiguisé qu'on remuait à l'intérieur de mes chairs. Sans la bouger, je tentai de la soutenir avec mon bras gauche. Mais en touchant mon articulation, je sentis que quelque chose n'allait pas.

- Elle est déboitée.

Je sursautai pour la seconde fois en une minute. Je levai les yeux et vis un homme qui me faisait face, assis en tailleur contre un mur. Le teint mat, les boucles noires et la vingtaine à vue d'oeil, il m'observait en plissant ses yeux sombres. Je n'avais absolument aucune idée de qui il était, ni pourquoi il se trouvait là. Par ailleurs, en regardant autour de moi pour la première fois, je ne reconnaissais pas non plus la pièce dans laquelle nous étions. Enfin, le terme cellule aurait sans doute mieux convenu ; exigüe, délimitée par quatre murs de pierres froides, avec une unique fenêtre agrémentée de barreaux ainsi qu'une porte en métal, et enfin un simple matelas miteux sur lequel j'étais assise.

Rapidement, les connexions se firent à l'intérieur de ma tête. Je ne savais ni où j'étais, ni comment j'avais atterri ici avec cet inconnu. La panique commença à monter en moi et, d'instinct, je me recroquevillai en position défensive sur mon matelas, le plus loin possible de l'inconnu. Aussitôt, je regrettai d'avoir bougé ; la douleur explosa dans mon épaule et je ne pus retenir un gémissement.

L'inconnu leva ses deux mains devant lui.

- Je comprends que vous soyez déboussolée mais sachez que si vous bougez votre épaule, la douleur va empirer. Je vous conseille de maintenir votre bras contre vous.

Je l'observai, méfiante. Je rechignais à suivre les conseils d'un inconnu qui pouvait très bien être à l'origine de ma blessure. Cependant, mon bras m'élança d'un coup, alors je m'exécutai de mauvaise grâce.

- Dites-moi qui vous êtes et la raison de votre présence ici, lui ordonnai-je sur un ton qui se voulait assuré.

- J'ai bien peur de ne pouvoir répondre qu'à une seule de vos exigences, répondit-il. Je m'appelle Oscar mais je n'ai absolument aucune idée de ce que je fais là.

Mon regard dut trahir ma perplexité car il leva les yeux au ciel.

- Je me suis réveillé quelques heures avant vous dans cette cellule, sans aucun souvenir de ma vie d'avant.

Je ne sais ni où nous sommes ni pourquoi nous y sommes. Exactement comme vous. Et j'ai déjà essayé de trouver un moyen de sortir, en vain.

Je haussai les sourcils et jetai un coup d'oeil à la fenêtre.

- Je vous le déconseille, me devança-t-il. Croyez-moi, les barreaux sont extrêmement solides.

- Vous n'espérez quand même pas que je vais gober ça ?

- Je vous demande pardon ? s'étonna-t-il, l'air un peu trop sincère à mon goût.

- Qu'est-ce qui me prouve que vous ne m'avez pas mise dans cette cellule et déboité mon épaule vous-même ?

Il eut un rire jaune.

- Et pour quelle raison voudrais-je m'enfermer dans un endroit aussi restreint avec une inconnue qui me prend pour un psychopathe, pour ensuite la blesser ? rétorqua-t-il, légèrement sarcastique.

- Peut-être parce que vous pourriez être un psychopathe, l'accusai-je.

- Réfléchissez deux secondes, Princesse. Je m'aime assez pour ne pas m'infliger un tel calvaire.

- Ne m'appellez pas ainsi, grommelai-je en le foudroyant du regard.

- Long cheveux blonds, attitude hautaine et dédaigneuse, cela vous va comme un gant. Par ailleurs, le psychopathe est capable de soigner votre épaule.

J'hésitai à lui lancer un regard noir ou bien un regard de remerciement. Cet homme était exaspérant, mais mon épaule me faisait souffrir le martyr. S'il pouvait m'aider...

- Alors soignez-là, lui enjoignis-je en lui faisant signe de s'approcher.

- Je le ferai à condition que vous me disiez votre prénom.

Je poussai un long soupir. Mon prénom. Tout ce qu'il me restait de mon identité.

- Alex.

- Enchanté, Alex, dit-il avec un sourire en coin. Donnez-moi votre bras et serrez très fort ma main, s'il vous plaît.

Je fis ce qu'il disait, soudain paniquée. Je ne savais pas si j'allais avoir la force de supporter ce qui allait suivre. Je fermai les yeux et serrai fort mes paupières.

- Vous risquez d'avoir mal, me prévint-il. Je compte jusqu'à trois. Un... Deux...

Il tira sur mon bras plus tôt que prévu, si fort qu'on entendit le craquement de mes os. La douleur devint si intense que je hurlai comme je n'avais jamais hurlé auparavant. Les larmes me montèrent aux yeux et jaillirent avant d'avoir pu les retenir ; je souffrais tant que je ne remarquai même pas qu'Oscar arrachait un morceau de drap sur le matelas pour m'en faire un semblant d'attelle.

- C'est fini, me rassura-t-il en retournant s'asseoir à sa place. Vous vous en êtes très bien sortie.

Je me rendis alors compte que je sanglotais bruyamment et tentai de retrouver le contrôle de mes émotions. Peu à peu, la douleur sembla diminuer d'intensité, sans disparaître pour autant. Je pus recouvrer mon calme.

- Vous aviez dit jusque trois, lui reprochai-je, brisant le silence qui s'était installé depuis quelques minutes.

Il haussa les épaules.

- Il est prouvé que vous avez moins mal lorsque vous ne vous attendez pas à ressentir la douleur.

- Qui a dit ça ?

- Moi, avoua-t-il en me gratifiant d'un sourire en coin. Malicieux. Qui me fit sourire à mon tour malgré moi.

Oscar jeta un coup d'oeil vers la fenêtre.

- Il a l'air de faire nuit dehors, vous devriez essayer de dormir un peu. Je vous laisse le matelas, je m'allongerai sur le sol.

Je me couchai sans résistance ; de toute manière, mes paupières se fermaient toutes seules.

- Oscar ?

- Oui, Princesse ?

- Merci, murmurai-je, et je sombrai dans le sommeil avant d'entendre sa réponse.

Je fus brusquement réveillée par la sonnerie d'une alarme qui retentissait dans notre cellule. Un son strident, si intense qu'il était presque insupportable pour mes tympans. Je me redressai aussitôt, désorientée, et cherchai Oscar du regard. Il était déjà debout, les sourcils froncés, et me regarda en secouant la tête. Je supposai ainsi que lui non plus n'avait aucune idée de ce que c'était.

L'alarme s'arrêta d'un seul coup après quelques instants. Un long silence s'en suivit, durant lequel Oscar et moi restâmes totalement figés, en alerte.

- Qu'est-ce que...

Je n'eus même pas le temps de finir ma phrase que le sol se mit soudain à trembler. Cédant complètement à la panique, je me jetai contre le mur le plus proche. Mais à ma plus grande stupeur, le mur se mit à vibrer sous mes membres ; j'ignorais comment c'était possible, mais je sentais le mur me repousser dans l'autre sens. Quant à celui d'en face, il était en train d'avancer vers moi. Ni une ni deux, je compris ce qu'il se passait.

- Les murs sont en train de se resserrer ! hurlai-je à Oscar, affolée. On va mourir écrabouillés !

L'horreur que je pus lire dans ses yeux me confirma que j'avais raison.

- Venez au centre ! cria-t-il en me tirant vers lui.

Nous nous plaçâmes directement dos à dos et regardâmes les murs avancer de plus en plus vers nous. Était-ce comme cela que j'allais mourir ? Écrasée entre quatre murs ? Je fermai les yeux et fis la dernière chose que je pouvais faire : j'adressai une prière muette à Dieu.

À cet instant, les murs se bloquèrent et le sol redevint stable ; le monde sembla enfin retrouver sa signification. Le bruit disparut, et la cellule redevint aussi ordinaire et froide qu'elle ne l'était avant cet anormal incident.

Cependant, elle était nettement plus petite.

Pour être certaine que c'était terminé, j'allai précautionneusement poser ma main sur l'un des murs. Il était totalement immobile.

- Qu'est-ce qu'il vient de se passer ? bredouillai-je, choquée.

Oscar passa la main dans ses cheveux, l'air interdit.

- Il semblerait que la personne qui nous a enfermés ici veuille notre mort, dit-il d'une voix morne.

Je me laissai tomber sur le matelas, essayant de calmer les battements frénétiques de mon cœur et lui lançai un regard d'incompréhension.

- C'était bien réel, n'est-ce pas ?

- Si vous parlez du fait que nous avons au moins perdu deux mètres carrés d'espace, oui, c'était réel. Et si vous pouviez reprendre vos esprits pour qu'on en discute, Princesse, cela me ferait plaisir.

Je le fusillai des yeux. Il avait à peu près la même sensibilité qu'un caillou.

- De quoi voulez-vous discuter ? Notre seul souvenir de notre vie d'avant est notre nom, je ne vois pas comment vous voulez qu'on trouve une explication à tout cela.

- Ai-je dit que je voulais une explication ? Je n'en ai pas besoin, je la connais déjà : le monde que nous connaissons a perdu tout son sens.
 - Qu'est-ce que cela signifie ? demandai-je en plissant les yeux.
- Il s'appuya contre le mur en face du mien et se laissa choir à son tour en se massant les tempes.
- Nous sommes deux illustres inconnus réunis sans souvenirs dans une pièce qui semble elle-même se retourner contre nous. Croyez-moi, la raison à tout cela n'a rien de rationnel.
 - Nous sommes en Enfer, murmurai-je en ouvrant grand les yeux.
- Il leva les yeux au ciel. J'avais l'air de l'irriter plus qu'autre chose.
- Nous ne sommes pas morts, Alex, mais ce que je m'apprêtais à vous dire nous en rapproche. Je pense que nous n'allons pas tarder à mourir.
 - Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?
- Il fit un grand geste pour désigner tout autour de lui.
- Vous croyez sincèrement que, si ces murs ont bougé une fois, ils resteront immobiles après ?
- J'ouvris la bouche pour répliquer, mais je fus devancée par un bruit soudain. Oscar et moi nous tournâmes vers la porte d'un même mouvement. Une trappe contenue dans la porte s'était soudain ouverte et une main gantée de noir était en train d'y glisser un plateau de nourriture.
- Je réagis alors totalement impulsivement. Sur un coup de tête, je bondis vers la porte et attrapai le poignet ganté de ma main valide avant qu'il n'ait eu le temps de se retirer pour fermer la trappe.
- Qui êtes-vous ? hurlai-je par l'ouverture. Pourquoi nous avez-vous enfermé ici ?
- Malheureusement, la main se débattit pour échapper à mon emprise et se dégagea en me laissant le gant noir dans la paume. Sans un mot, sans une réponse, la porte de la trappe se referma, nous abandonnant à notre triste sort.
- Je me tournai vers Oscar qui m'observait, son sourire en coin étirant ses lèvres.
- Ne m'aidez pas, surtout, fulminai-je en frappant le mur du plat de la main.
- Il ricana.
- Sur les trois personnes ayant assisté à cette scène, nous étions deux à avoir conscience du fait que vos efforts ne servaient à rien. Mais c'était bien essayé, Princesse.
- Je lui jetai un regard noir, me demandant ce qui me retenait d'aller le gifler. Au lieu de ça, je pris une grande inspiration pour me calmer et me tournai vers le plateau de nourriture. Une pomme, une tranche de pain et un verre d'eau.
- Je fronçai les sourcils.
- Pourquoi n'y a-t-il de la nourriture que pour une seule personne ?
- Oscar tendit la main vers le plateau en haussant les épaules. À ses yeux, c'était étrangement normal. Je n'arrivais vraiment pas à comprendre cet homme.
- Au moins, vous pouvez être rassurée, me lança-t-il avec un sourire moqueur. Si nous étions en Enfer, nous n'aurions sûrement pas de nourriture.

Assise dans cette cellule depuis plus d'une journée maintenant, j'en avais déjà assez. Oscar, lui, n'avait absolument pas l'air de souffrir de l'enfermement. Il avait entamé une sieste juste après avoir mangé et dormait à présent depuis plusieurs heures. Il faisait sans doute partie de ces gens qui savaient dormir et se détendre où qu'ils soient. Malheureusement, je n'avais pas cette chance.

Au lieu de dormir, je commençai à inspecter mon corps. Qu'aurais-je donné à cet instant pour avoir un miroir ! Étant simplement blonde aux yeux bruns, j'étais une fille physiquement banale, certes, mais je n'en restais pas moins une fille. Aujourd'hui, mes cheveux n'étaient plus lisses et soyeux ; ils étaient devenus ternes et emmêlés. Ma peau me semblait sale et grasse, et mes vêtements puaien. Je n'avais plus pris de douche depuis longtemps. Mon dégoût pour l'image que je renvoyais augmenta encore davantage lorsque je me mis à observer Oscar. Il dormait de manière nonchalante, et pourtant aucun pli ne venait froisser sa chemise. Ses cheveux sombres étaient toujours parfaitement coiffés. Quant à sa peau, elle paraissait tout aussi douce que s'il venait de prendre un bain. Quelle injustice !

De surcroît, je m'étais réveillée avec un membre déboité. Je m'étais limitée à inspecter l'état de mon épaule, mais je n'avais même pas vérifié s'il y avait d'autres marques sur mon corps. Après tout, la personne qui m'avait fait du mal aurait tout aussi bien pu me blesser, peut-être moins gravement, ailleurs.

Mon bras valide avait l'air intact. Prudemment, je relevai mon pantalon jusqu'en haut de mes cuisses et palpai mes jambes à la recherche d'un hématome ou d'une entaille.

Mon inspection fut interrompue par un raclement de gorge rauque. Je levai les yeux et découvris Oscar, assis en face de moi, en train de me regarder avec aigreur.

- Nous sommes dans une cellule collective, pas dans votre chambre, Princesse, lâcha-t-il froidement. Rhabillez-vous.

Je recouvris de suite mes jambes, embarrassée. Pourquoi me le dire sur un ton pareil ?

- Je ne savais pas que vous étiez réveillé, me défendis-je d'une voix chevrotante.
- Eh bien vous n'êtes plus toute seule maintenant, il va falloir que vous appreniez à ne pas dépasser les limites de l'intimité.
- Et vous, il va falloir que vous appreniez à ne pas être un con.

Je lui tournai délibérément le dos après ces paroles malheureuses. S'il voulait qu'on apprenne à vivre en communauté, il fallait qu'il commence par m'accepter.

Contre toute attente, il ne releva pas.

- Comment va votre épaule ?

La voix grave d'Oscar s'éleva soudainement derrière moi. Visiblement, après une demi-heure de silence, il avait l'air de s'être détendu.

Je me retournai à moitié vers lui.

- Vous vous êtes calmé, c'est bon ? lançai-je d'un ton moqueur.
- Ne vous en faites pas, ça finit toujours par passer. Alors, cette épaule ?

Je renonçai à essayer de comprendre pourquoi il m'avait remballée de cette façon. Pour moi, il était bipolaire.

- Elle va beaucoup mieux, répondis-je de mauvaise grâce. Je ne sens presque plus rien.
- Tant mieux.

Je m'assis face à lui et me mis à l'observer. Depuis tantôt, une interrogation me trottait dans la tête.

- Je peux vous poser une question ? lui demandai-je, le regard inquisiteur.
- Non.

Sa réponse me prit au dépourvu. Quel était son problème ?

- Laissez-moi vous en poser une d'abord, riposta-t-il en posant son menton sur ses mains en coupe. Pourquoi m'avez-vous donné votre surnom lorsque je vous ai demandé votre prénom ?

Je plissai le nez de dégoût.

- Vous aussi, vous préféreriez qu'on vous appelle Alex si on vous avait idiotement baptisé Alexandrine.
- Vous ne devriez pas avoir honte de votre prénom.

Avec un léger sourire, il ajouta :

- Tout comme vous ne devriez pas continuellement froncer les sourcils. Cela va vous donner des rides précoces et vous êtes plus jolie quand vous détendez votre visage.

Naturellement, sa remarque entraîna un froncement de sourcils de ma part, ce qui le fit éclater de rire.

- À votre tour, exigeai-je en souriant malgré moi.
- Je vous écoute, Princesse. Qu'est-ce qui vous taraude ?
- Pourquoi ne m'avez-vous pas soutenue lorsque l'homme en noir nous a apporté à manger ?

Son sourire s'évanouit. Il détourna le regard.

- Je ne vois pas ce vous voulez dire.
- Si, vous voyez très bien, rétorquai-je immédiatement. Nous ne savons ni pourquoi nous sommes enfermés ici ni qui nous a enfermés ici, je me trompe ? Nous avons une infime chance d'en savoir plus. J'aimerais connaître la raison pour laquelle vous n'avez pas voulu la saisir.

Oscar me lança un regard d'avertissement.

- Vous pourriez laisser tomber ?
- Dites-moi, ou je vous jure que je vous ignorerai jusqu'à notre mort, le menaçai-je en pointant un doigt accusateur vers lui. Et d'après ce que je sais, la solitude n'est déjà pas ce qui nous manque ici.

Il soupira, exaspéré.

- Je vous ai protégée, petite sottie, voilà tout !

Je restai sans voix, abasourdie. Me protéger ? Il connaissait donc la menace ? J'espérais de tout coeur qu'il ne m'avait pas menti depuis le début.

- Vous m'avez protégée ? répétais-je, éberluée. Vous les connaissez ? Et vous ne m'avez *rien* dit ?

Il tendit une main vers moi, comme pour me calmer.

- Je ne les connais pas, non. Mais j'étais éveillé lorsqu'ils vous ont amenée dans cette cellule. Si vous m'aviez écouté, j'y étais déjà.
- Expliquez-moi tout, lui ordonnai-je sur un ton sans réplique. Immédiatement.

Il passa la main dans ses cheveux, pas du tout enclin à vouloir m'expliquer. Mais il n'avait pas le choix : il était allé beaucoup trop loin pour ne pas terminer son histoire.

- Je n'ai aucun souvenir d'être entré dans cette cellule, finit-il par avouer. Tout comme vous. Je sais seulement que, quelques minutes après m'y être réveillé, la porte s'est ouverte. Trois hommes vêtus de noir se trouvaient à l'entrée et soutenaient une jeune fille blonde qui avait l'air à moitié droguée. C'était

vous. Ils vous ont poussée sans ménagement par la porte pour vous jeter sur le matelas. Seulement, l'un de ces hommes a tellement tiré sur votre bras que votre épaule a craqué. Ils n'y ont pas prêté attention, et sont repartis sans un mot.

Je mis ma main devant ma bouche, choquée par tant de brutalité. Voilà enfin qui m'avait déboité l'épaule. Un homme ***.

- Si je ne vous ai pas soutenue, c'est parce que je ne savais pas ce qu'ils seraient capable de faire à nouveau si on les mettait en rogne, termina-t-il, las. Ce qui avait l'air d'être votre intention.

- Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? chuchotai-je, affligée.

Il secoua la tête et s'allongea au sol.

- C'était déjà difficile pour vous de supporter l'enfermement dans cette cellule et la douleur de votre épaule, je ne voulais pas que vous vous souciez en plus du danger de l'extérieur.

Sur ces mots étrangement réconfortants, il se tourna face au mur, signe que la discussion était terminée.

Je m'allongeai également, pensive. Il ne me connaissait pas plus que cela et il avait déjà voulu me protéger.

Au vu de son caractère mordant, je pensais que j'allais être seule dans cette bataille de survie en cellule.

Pourtant, je découvrais aujourd'hui qu'Oscar se souciait de moi. Prenait soin de moi.

La peur que j'avais de souffrir, de mourir même, s'atténuait un peu. Juste un peu.

Je m'éveillai en plein milieu de la nuit, sans savoir très bien pourquoi. La cellule était plongée dans la pénombre et rien n'avait bougé. Mais, lorsque je tournai la tête, mon regard tomba sur le visage d'Oscar, et je compris qu'il y avait un problème. Ses prunelles étaient animées d'une colère brûlante qui rendait son regard encore plus sombre qu'à l'habitude. Elles étaient fixées sur moi ; je ne savais pas depuis combien de temps il m'observait, mais je sentis immédiatement un sentiment de malaise m'envahir.

- Qu'est-ce qui vous arrive ? m'enquis-je avec une certaine réserve en me redressant.

Il eut un léger sursaut, presque imperceptible, et détourna le regard.

- Rien.

Je le dévisageai, déconcertée. Cette attitude ne lui ressemblait absolument pas. Que lui arrivait-il ?

- Oscar, il y a visiblement quelque chose. Dites-moi.

Il me jeta un rapide coup d'oeil avant de tourner la tête une nouvelle fois. Il avait l'air... Troublé. Gêné, même.

- Vous devriez peut-être rajuster votre chemisier, lâcha-t-il en s'éclaircissant la gorge et en prenant soin d'éviter mon regard.

Je baissai les yeux sur moi. Mon chemisier était presque entièrement déboutonné et offrait une vue plongeante sur mon soutien-gorge en dentelle noire.

Je rougis violemment et me rhabillai sur-le-champ, mortifiée. Je me rappelais avoir ouvert mon chemisier au début de la nuit, lorsqu'Oscar était endormi, parce que j'avais chaud. Jamais je n'aurais imaginé qu'il se réveillerait pour me voir dans cet état.

- Je... Je suis désolée, balbutiai-je, le visage en feu.

- Non, je... Ce n'est pas grave.

Il replia ses jambes vers lui, embarrassé.

Soudain, les rouages se mirent en place. Sa colère de la dernière fois, lorsque j'inspectais mes jambes, et sa colère de ce soir... Que m'avait-il dit ? « *Ne vous en faites pas, ça finit toujours par passer* ». Étant donné son malaise, je commençais sérieusement à en douter.

- Est-ce que vous... vous souffrez d'un problème masculin ? demandai-je d'une petite voix, redoutant l'explosion.

Contrairement à ce que je m'attendais, la colère ne vint pas. Il leva enfin la tête vers moi et m'adressa un sourire plein d'ironie.

- Vous êtes perspicace, Princesse.

Je me trémoussai, mal à l'aise.

- Si vous voulez vous... satisfaire, Oscar, je me retourne, lui proposai-je, en n'arrivant même pas à croire à mes propres paroles.

Il me fixa, interloqué. Moi-même, j'étais choquée par ce que je venais de dire. Mais il allait forcément avoir besoin un jour de régler cette histoire ; autant le faire maintenant.

- Êtes-vous vraiment sérieuse ?

- Si vous ne le faites pas maintenant, je suppose que ce sera pire après, présurai-je. Donc faites... ce que vous avez à faire.

Pour lui prouver que j'étais sérieuse, je me mis délibérément dos à lui et attendis. Allait-il le faire ?

La tension était palpable dans la cellule. On pouvait entendre les mouches voler. J'attendais, il hésitait. Puis, après de longues minutes, j'entendis la descente d'une fermeture éclair et froissement de vêtements qu'on baissait.

C'est là que le calvaire commença. Car jamais je n'aurais pensé que l'écouter se soulager m'émoustillerait autant. Sa respiration qui devenait hachée, bruyante... Sa main qui montait et descendait...

Je serrai les jambes et sentis un frisson de chaleur brûlante qui montait en moi.

- Si vous voulez, je peux vous aider, m'entendis-je dire à haute voix.

Je regrettai mes paroles à la seconde où elles sortirent de ma bouche. Il n'y eut soudain plus aucun bruit : ce fut le silence le plus gênant de toute mon existence.

- Voyez-vous cela, murmura Oscar derrière mon dos.

Sans savoir quelle mouche me piquait, je me levai et allai m'asseoir à côté de lui. Immobile, son habituel sourire en coin aux lèvres, il croisa mon regard. Ce fut la flamme de désir dévorant que j'y vis qui me poussa à attraper son engin et continuer son mouvement là où il l'avait arrêté. Cette fois, c'était ma main qui montait et descendait. Sa respiration s'accéléra de plus en plus au fur et à mesure que j'accélérais mes mouvements. Par la même occasion, mon excitation monta d'un cran. Puis, tout à coup, il poussa un soupir plus long et plus intense que les autres. Au même moment, un liquide chaud coula le long de ma main et je terminai en douceur.

Sans le regarder, je rejoignis mon matelas et essayai proprement ma main sur l'envers du drap. Ensuite, sans un mot, je me couchai dos à lui et l'entendis faire de même. Je tentai de m'endormir, essayant d'ignorer le feu qui résidait entre mes jambes.

À mon réveil, je gardai les yeux soigneusement fermés. Après la nuit intense que nous venions de passer, je n'avais aucune envie de me confronter à Oscar. J'avais tellement honte ! Honte d'avoir cédé à mes pulsions, honte d'avoir montré cette facette de ma personne... J'étais à peu près sûre qu'un malaise allait être instauré entre nous. C'était assez problématique, dans la mesure où nous vivions dans la même cellule et étions dans l'incapacité de la quitter. J'allais par ailleurs être obligée de l'affronter à un moment ou à un autre.

J'ouvris légèrement un oeil pour évaluer le danger.

Ce à quoi je ne m'attendais pas, ce fut qu'Oscar ne se trouve pas dans la cellule.

Je me levai d'un bond, en alerte. Aucun signe de lui nulle part. Et ce n'était pas comme s'il avait la possibilité de se cacher.

La peur commença à naître en moi. Où était-il ? Était-il possible qu'on l'ait emmené durant la nuit, sans que je m'en rende compte ? Dans ce cas, pourquoi m'avoir laissée là ? Toutes ces questions se mélangeaient dans ma tête et alimentaient mon angoisse. Je me pris la tête entre les mains et tentai de réfléchir à des réponses logiques.

Peut-être avait-on emmené Oscar pour l'interroger. Peut-être allait-il enfin découvrir pourquoi nous étions enfermés ici ? Ou peut-être...

Une idée germa dans mon cerveau, impossible à refouler. J'avais essayé de ne pas la prendre en considération depuis le début, mais il était à présent inconcevable de la nier. Se pouvait-il qu'Oscar soit...

Un traître ? Au final, je ne connaissais rien de lui. Je lui avais fait confiance les yeux fermés, mais il aurait tout aussi bien pu me mentir. Me trahir. Obtenir quelque chose de moi pour le compte de quelqu'un d'autre. Et avoir simulé depuis le début.

Rien qu'à formuler cette pensée dans ma tête, je commençai à avoir mal. Si telle était la vérité, cela me détruirait. Je préférerais garder en tête l'idée de l'interrogatoire.

Soudain, une autre image s'imposa dans mon esprit. Celle d'Oscar, ne revenant jamais dans cette cellule. Mort.

Cela fut trop pour moi. Incapable de gérer mes pensées et mes émotions, je bondis sur la porte et me mis à la marteler de coups de poings.

- Oscar ! Oscar ! hurlai-je, désespérée. Rendez-le moi ! Oscar !

Dans ma voix se mêlaient colère et sanglots. Je criais de toutes mes forces pour que quelqu'un m'entende, entende le mal psychologique qu'on m'infligeait. Je devais sans doute avoir l'air d'une folle furieuse mais je m'en fichais ; peu importait mes mains qui ruisselaient de sang, peu importait ma voix qui se brisait de plus en plus sous la haine et le chagrin, je voulais qu'on me rende Oscar. Car je pouvais dire tout ce que je voulais sur lui, j'étais incapable de supporter l'enfermement dans cette cellule toute seule. Le besoin de compagnie m'était vital. Seule, je rendais les armes.

Petit à petit, mes cris se transformèrent en supplications. Je finis par me laisser choir le long de la porte, le visage baigné de larmes, les mains bleuies par des hématomes et la voix cassée. Je n'avais plus que la force de faire des petits grattements sur la porte avec des supplications muettes, tandis que l'espoir me quittait peu à peu.

Mais à cet instant, une alarme retentit, et je crus pendant une seule seconde que Dieu avait entendu mes prières. Malheureusement, lorsque le sol se mit à trembler et que les murs se mirent à se rapprocher à nouveau, je compris que mon calvaire était loin de se terminer. Tout recommençait.

Abandonnant toute résistance, je tirai le matelas au centre de la cellule et me roulai en boule dessus, le visage enfoui dans mes bras. Je restai là, à pleurer toutes les larmes de corps, attendant que tout s'arrête et que le monde redevienne normal, tout en espérant ne pas mourir écrasée. Jamais dans ma vie ne m'étais-je sentie aussi seule, mais je n'avais plus le choix que d'être forte ; à présent, je devais supporter ces épreuves en ne comptant que sur moi-même.

Cela aurait pu durer quelques secondes ou quelques années, mais tout finit par s'arrêter et me laisser en vie. Cependant, je ne bougeai pas : je n'avais plus la force de me relever. Je raffermis ma prise autour de moi, et finis par sombrer dans une sorte de transe remplie de cauchemars.

Lorsque j'ouvris les yeux cette fois, Oscar avait réapparu. Je me levai vivement, prête à lui poser une foule de questions, mais je me stoppai dès que je vis l'image qu'il renvoyait. Assis contre le mur, les jambes repliées contre lui et entourées par ses bras, il tremblait de tous son corps. Il ne me regardait pas, ne semblait même pas me voir ; ses yeux fous roulaient dans leurs orbites, comme animés par la folie, et ses lèvres remuaient d'elles-mêmes comme s'il parlait à quelqu'un.

- Oscar ? l'appelai-je doucement.

Pas de réponse. Pas même un battement de cil. Je n'étais pas certaine qu'il m'avait entendue.

Je répétais son prénom un peu plus fort.

- Oscar ?

Il ne montrait toujours aucun signe de vie. Je m'approchai prudemment et m'agenouillai en face de lui pour essayer de capter son regard. Cela ne fonctionna pas. Ses yeux semblaient me transpercer sans me voir, comme si je n'étais rien. Alors, je posai mes mains sur ses genoux tremblotants.

- Oscar, c'est moi.

A mon contact, il sembla enfin s'éveiller de sa torpeur. Ses yeux se posèrent sur moi et je poussai un soupir de soulagement en voyant qu'il percevait enfin ma présence.

- Alex, murmura-t-il en posant son front sur mes mains qui recouvraient ses genoux.

Je réussis à refouler un mouvement de recul instinctif. C'était si étrange de sa part de réagir ainsi ! Lui qui était habituellement dans la retenue, il était étonnant qu'il provoque de lui-même un contact physique. Cela m'alarma. Que diable lui avaient-ils fait ?

- Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ? demandai-je sur le même ton, espérant qu'il ne trahisse pas mon angoisse.

Il secoua la tête contre mes mains.

- Oscar, regardez dans quel état vous êtes. Dites-moi ce qu'ils vous ont fait.

- Rien.

Je serrai ses genoux, désespérée. Que s'était-il passé de si grave pour qu'il refuse de me le dire ?

- Il faut que je sache ce qu...

- Ne me parlez pas de ça, me coupa-t-il en relevant sa tête vers moi. Je vous en prie.

Ses yeux, lorsqu'ils se plantèrent dans les miens, me bouleversèrent alors. Suppliants au premier abord, révélant sa tristesse, mais bien plus noirs en profondeur. Ils étaient frappés d'horreur. Une telle horreur que cela le rongait de l'intérieur, prenant le pas sur sa personnalité. Je ne savais pas ce que les hommes en noir lui avaient fait, mais je pouvais voir qu'il en souffrait. Enormément.

Un sentiment nouveau naquit alors en moi. La souffrance m'envahit d'un seul coup, faisant écho à la sienne.

Toute la douleur qu'il ressentait à cet instant, je pouvais l'éprouver d'une manière différente ; si lui souffrait de ce qu'on lui avait infligé, moi je souffrais de *le* voir souffrir.

De ses genoux, mes mains glissèrent vers ses épaules.

- Venez, soufflai-je en l'entourant de mes bras.

Aussitôt, il se pétrifia.

- Je ne crois pas que...

- Je me fiche de ce que vous croyez, l'interrompis-je à mon tour d'une voix qui se voulait ferme. Taisez-vous et venez, vous en avez besoin.

Je perçus son hésitation. Alors, je ne lui laissai pas le choix. Je m'allongeai sur le matelas et l'entraînai avec moi. J'eus raison : à la seconde où nous fûmes allongés l'un contre l'autre, il posa sa tête sur ma poitrine, tout contre mon cœur, et ses muscles se détendirent immédiatement. Dieu savait à quel point il se sentait mal. Je plaçai une de mes mains au creux de son dos et plongeai l'autre dans ses boucles sombres.

- Serrez-moi plus fort, gémit-il contre ma poitrine en enfouissant son visage dans mon cou.

Je m'exécutai aussitôt et raffermis mon étreinte. Il avait tant besoin que j'apaise sa douleur.

Nous restâmes allongés ainsi durant un temps que je ne pouvais déterminer. Nous ne parlâmes pas, nous bornant à être l'un avec l'autre, lui écoutant les battements de mon coeur et moi lui caressant les cheveux. Je savais qu'il en avait besoin, mais j'en avais en réalité autant besoin que lui. Besoin d'être dorlotée, rassurée. Le type de besoin que seule une étreinte pouvait m'apporter. Ce que j'ignorais avant cela, c'était à quel point lui en avait besoin. Tel un mur froid et dur, il ne montrait aucun signe de faiblesse ni de sensibilité. Or, je découvrais aujourd'hui qu'il n'était ainsi qu'en surface. En profondeur, il avait bel et bien de réelles émotions et, lorsqu'il n'était plus capable de les contrôler, il avait besoin qu'on l'aide à les dompter. Ce que je faisais en ce moment de la plus douce des manières.

A cet instant, je réalisai à quel point Oscar m'était précieux dans cette cellule. Et je réalisai surtout à quel point le besoin de le protéger m'était naturellement devenu vital.

Je le serrai plus fort contre moi, comme si cela pouvait éradiquer son mal. Aujourd'hui, je l'avais vu dans son entièreté. Et c'était pour moi l'une des plus belles images au monde.

Je m'endormis sur cette pensée.

Je fus réveillée en sursaut par l'alarme et le bruit des murs qui se rapprochaient. Encore ! Sans pouvoir me contrôler, en me rappelant à quel point la dernière fois était une torture, je me mis immédiatement à hurler et me jetai au centre de la cellule en tirant le matelas avec moi. Dans mon élan, je heurtai les tibias solides d'Oscar, qui était déjà debout et en alerte. Il s'accroupit alors sur moi pour nous stabiliser et, instinctivement, nous nous pétrifiâmes en nous faisant les plus petits possibles.

Les murs s'immobilisèrent enfin. En voyant les bords du matelas toucher les deux murs opposés, je compris que, cette fois, nous allions sérieusement avoir un problème.

- Nous n'avons plus que quatre mètres carrés pour vivre, soufflai-je, toujours recroquevillée. Dont la moitié est occupée par un matelas.

Oscar me lâcha et s'éloigna. Je me relevai à mon tour et inspectai la pièce.

- Cela signifie que, la prochaine fois, le matelas ne rentrera plus dans la pièce et nous pourrions à peine nous y tenir assis. Et ensuite, nous mourrions étouffés.

Je me tournai vers Oscar, étonnée de ne pas entendre une réaction. Il s'était adossé à un mur et regardait celui d'en face.

- Ce que je raconte ne vous intéresse pas ? ironisai-je.

- A vrai dire, pas trop, non.

- Je vous demande pardon ?

Il soupira, las.

- Nous avons toujours su que cette cellule finirait par nous tuer, je me trompe ? Je ne vois donc absolument pas pourquoi je m'intéresserais à un sujet que nous avons déjà abordé.

Je restai coite, trop énervée pour répondre.

- De surcroît, nous savons qu'il est impossible de sortir d'ici, continua-t-il avec l'air de me prendre pour une parfaite idiote. Je vous suggère donc de vous assoir et de vous faire à l'idée que la fin de votre vie est proche.

- Pourquoi abandonnez-vous ainsi ? m'écriai-je, interdite. Mais que vous ont-ils fait ?

Il leva les yeux au ciel.

- Ils ne m'ont rien fait, nom d'un chien ! Vous n'êtes plus une enfant, Princesse, alors cessez de vous comporter comme telle et arrêtez d'espérer voir arriver un miracle !

J'écarquillai les yeux devant tant de dureté et d'amertume. Il n'avait plus rien à voir avec l'homme de la nuit précédente ; son caractère déjà déplaisant à la base avait même empiré.

Je m'avançai vers lui pour le forcer à me regarder dans les yeux.

- Je compte passer le reste de ma vie, aussi court soit-il, à tenter de nous faire sortir de cette cellule, Oscar, avec ou sans votre aide !

- Mon aide pour quoi, exactement ? À moins que vous ayez eu une illumination cette nuit, Alex, ce dont je doute, vous n'avez aucune idée de comment faire.

- Je trouverai. Je négocierai avec les hommes en noir s'il le faut.

- Vous négociez ? railla-t-il avec un sourire narquois. En baissant leur pantalon, comme vous l'avez fait avec moi ?

Je serrai les poings, folle de rage, et le foudroyai du regard. Comment osait-il ? Il allait beaucoup trop loin.

- Gardez à l'esprit que je ne l'ai fait que pour éviter de vous entendre geindre parce que vous ne saviez pas vous retenir.

Il me jeta son regard le plus noir. Je pouvais voir la veine de son front palpiter tant il était en colère. Je l'avais touché dans son ego, et j'espérais qu'il avait eu mal.

- Tâchez de faire ça mieux avec eux qu'avec moi, sinon vous ne sortirez jamais, cracha-t-il, plein de haine.

En entendant ces paroles cruelles, je ne pus me retenir de m'élancer vers lui ; impulsivement, je le giflai si fort que la claque résonna dans toute la cellule. Mais j'étais si furieuse, si blessée, si humiliée que je ne l'entendis même pas. Je fis volte-face et me jetai sur le matelas, recroquevillée dans le coin, pour mettre le plus de distance possible entre lui et moi, mais surtout pour lui cacher mes larmes. Nous ne prononçâmes plus un mot.

- Alex ?

Sa voix s'éleva soudainement dans la cellule. Je constatai avec soulagement qu'elle ne contenait aucune animosité. Cependant, je ne me retournai pas de suite. Il avait quand même mis plusieurs heures à se décider à parler.

- Alexandrine, je sais que vous ne dormez pas. Écoutez-moi, s'il vous plaît.

- Je ne vois pas pourquoi je parlerais avec vous, le rembarrai-je sans lui faire face.

Je savais qu'il était en train de lever les yeux au ciel sans même avoir besoin de me retourner.

- Je souhaiterais m'excuser et je préférerais vous parler à vous, et non à votre dos, si vous voulez bien.

De mauvaise grâce, je me redressai et m'assis face à lui. Ses traits n'étaient plus déformés par la colère, ils étaient simplement tristes et fermés. Il avait l'air ennuyé.

- Je suis désolé de vous avoir blessée, Alex, dit Oscar en me regardant droit dans les yeux. J'ai été dur, et ont dépassé ma pensée. La colère a souvent cet effet-là sur moi et j'essayerai de me faire pardonner.

- Vous n'aurez guère le temps pour cela, répondis-je froidement.

- Je suis en train de m'excuser...

- Et je vous ai entendu.

Nous nous dévisageâmes, nous jugeant du regard. Tout à coup, il esquissa son petit sourire en coin.

- J'ai aussi menti au sujet de ce que vous avez fait pour moi, Princesse, lança-t-il à voix basse. En réalité, je n'ai presque pensé qu'à cela depuis que vous l'avez fait.

Malgré moi, j'éclatai de rire.

- Comment faites-vous pour me faire rire alors que je suis censée être fâchée sur vous ?

- Notre complicité est sans aucun doute bien plus forte que notre colère, murmura-t-il doucement, si bas que je faillis ne pas l'entendre.

Je baissai les yeux. Je n'arrivais toujours pas à définir mes sentiments pour cet homme. Amitié ? Amour ? Haine ? Désir ? Tous, sans doute.

- Vous m'en voulez ?

Je levai les yeux vers lui et les plongeai dans les siens. Aussi noirs que le charbon, ils m'implorèrent plus qu'ils ne me regardaient. Je poussai un long soupir.

- Non, évidemment.

- Tant mieux, se réjouit-il en m'offrant son sourire en coin.

Le bruit de la trappe qui s'ouvrait à nouveau me fit détourner les yeux des siens. Je me levai à contre-cœur et allai chercher le plateau.

- Bon, le menu se compose d'une pomme et d'un yaourt, aujourd'hui, annonçai-je en lui tendant le plateau. Que voulez-vous ?

Il saisit le plateau.

- Je suis désolé, Alex.

Je le regardai avec incompréhension. Pourquoi s'excusait-il ?

C'est alors qu'il m'abattit le plateau sur la tête.

Quand je repris connaissance, tout me parut si clair. Net. Affuté. Il me fallut quelques secondes pour réaliser que c'était parce que je ne me trouvais plus dans la cellule sombre et humide. En regardant autour de moi, je découvris une pièce entièrement peinte en blanc, ce qui expliquait la raison pour laquelle elle me semblait si étincelante au premier abord. Elle me disait également quelque chose ; vitrée, pleine d'équipements médicaux... On aurait dit une chambre d'hôpital. Je réalisai alors que, si j'étais allongée dans un lit qui ressemblait très fort à un lit d'hôpital, j'y étais également attachée par une large bande au niveau de la taille et par des sangles aux poignets. Je me tortillai pour essayer d'échapper à ces attaches, en vain. Elles étaient trop serrées.

À cet instant, une dame en blouse blanche entra dans la pièce. Assez jolie, avec de longs cheveux bruns et un visage aimable. Elle me sourit.

- Bonjour, Alex. Comment vas-tu ?

Je la dévisageai, suspicieuse.

- Qui êtes-vous ?

- Je suis Stéphanie, ton médecin, dit-elle en s'asseyant au bord de mon lit. Tu ne te rappelles pas de moi ?

Mon médecin ? Je baissai les yeux sur mon corps et vis mes mains bandées ainsi que mon épaule soutenue par une attelle. Elle m'avait réparée.

- Je vous remercie d'avoir soigné mes blessures, mais je vais bien maintenant. Pourriez-vous me détacher, s'il vous plaît ?

Stéphanie me regarda d'un air désolé.

- Je ne suis pas le médecin qui a soigné tes blessures, Alex, je suis le médecin qui s'occupe de ta maladie.

- Ma maladie ?

Je commençais sérieusement à m'impatisser. Je ne comprenais rien à ce qu'elle me racontait et je ne me sentais pas en sécurité dans cette pièce où rien ne m'était familier.

- Où est Oscar ? poursuivis-je avant qu'elle ne puisse me répondre en me débattant de plus en plus avec les sangles. Où l'avez-vous emmené ? C'est un misérable traître...

Stéphanie posa sa main sur ma jambe.

- Alex, nous ne pouvons pas emmener Oscar. Oscar est ta maladie.

Je me figeai, stupéfaite.

- Je vous demande pardon ?

- Tu souffres de schizophrénie sévère, m'avoua-t-elle doucement. Oscar est une hallucination. C'est ton esprit qui l'a créé, mais tu es la seule à pouvoir le voir.

Schizophrénie. *Schizophrénie*. C'était impossible. Oscar était réel, je l'avais vu, je l'avais touché...

- Vous mentez, murmurai-je, interdite.

- Je vais tout t'expliquer, me promit Stéphanie en serrant ma jambe. Mais pour cela, j'aimerais que tu restes tranquille et que tu m'écoutes sagement jusqu'à ce que j'aie terminé. Tu peux faire ça pour moi ?

Je hochai la tête, trop hébétée pour résister.

- Tu as été diagnostiquée schizophrène lorsque tu étais toute jeune, commença-t-elle. Tes parents t'ont faite admettre dans un hôpital psychiatrique quand, un jour, tu as failli te tuer en allant trop loin dans l'un de tes délires. Tu vis dans celui-ci depuis quelques temps seulement car c'est un établissement pour patients gravement atteints à mesures extrêmes. Au départ, tu vivais en haut avec les autres patients. Seulement, ta maladie fait que tu peux être un danger pour les autres et tu as provoqué de nombreux accidents avec d'autres malades. Nous t'avons donc transférée dans une chambre seule, mais tu finissais toujours par agresser tes infirmières et même tes médecins.

Elle tira sur sa manche et me montra sur son bras quatre longues griffes rouges.

- Tu m'as fait ces entailles il y a une semaine.

J'effleurai son bras, sous le choc.

- C'est moi qui vous ai fait ça ? gémis-je en refoulant des larmes que je sentais monter. Mais pourquoi ne m'avez-vous jamais expliqué ma maladie ?

- Ceci n'est pas notre première conversation, Alex, m'apprit-elle. La première fois que cela t'est arrivé, je t'ai tout expliqué et je pensais que tu arriverais à te gérer par la suite. Malheureusement, tu as tout oublié dès le lendemain et le phénomène s'est produit une seconde fois. J'ai alors commencé à réfléchir. D'abord, je ne voulais me répéter car tu ne faisais que du mal autour de toi mais, ensuite, j'ai pensé au mal que tu t'infligeais intérieurement à toi-même et j'ai décidé de t'aider et de te soutenir. Au final, je t'en ai déjà parlé des dizaines de fois mais, à chaque fois, ton esprit efface cette conversation de ta mémoire un jour après et tu n'as plus aucun souvenir de rien. C'est comme si tu t'inventais des vies éphémères qui venaient s'emboîter les unes après les autres dans ta vie réelle.

C'était donc pour cela que je ne me souvenais pas de ma vie d'avant. Ma... maladie effaçait ma mémoire.

- Il y a quelques jours, nous t'avons donc mise en isolement, poursuivit Stéphanie. C'est pour cela que tu as atterri dans cette cellule. Nous voulions voir si, complètement coupée du monde, il pouvait y avoir une amélioration. Mais ton état a empiré. Au lieu de faire du mal aux autres, tu es devenue un danger pour toi-même. Tu t'es cassée l'épaule, profondément blessée aux mains et tu t'es violemment abattu un plateau sur la tête. Tu as imaginé que des murs allaient t'écraser. Ton état mental s'est lui aussi détérioré. Et le pire, c'est que ton état de transe t'a empêché de ressentir pleinement la douleur et que tu as continué à te faire du mal.

Je secouai la tête.

- Non, Oscar...

- Oscar est l'illusion que tu t'es créée pour mieux supporter l'enfermement, Alex. Tout ce que tu as cru faire à Oscar ou cru qu'Oscar te faisait, tu te le faisais à toi-même. Les hallucinations sont les effets spécifiques de la schizophrénie. Nous t'observions par la fenêtre qui était en réalité un miroir sans tain, et nous avons pu voir que tu as eu des hallucinations psychosensorielles : auditives et visuelles bien entendu,

en créant Oscar, mais aussi cénesthésiques, donc des sensations physiques, sentimentales ou même sexuelles.

Les larmes envahirent mes yeux et roulèrent le long de mes joues.

- Oscar n'est pas réel ? demandai-je dans un sanglot.
- Non, il n'est pas réel, confirma Stéphanie en caressant ma jambe avec compassion. La dernière fois, tu parlais d'un William.

Je ne parvins pas à digérer cette vérité. Le cœur coincé dans la gorge, je me mis à hurler toute ma souffrance. J'étais folle, folle à lier, et la douleur que me causait cet aveu était insoutenable. J'avais fait du mal à des gens, et je me faisais du mal à moi-même. J'étais une plaie, un calvaire, une torture pour le monde qui m'entourait.

- Alex, calme-toi, chuchota Stéphanie en se penchant vers moi pour me caresser les cheveux. Comme je t'ai dit, dans cet établissement, nous pouvons prendre des mesures plus radicales. Je peux te supprimer ta douleur, trésor, je peux te soulager de tout ton mal.

Je la regardai à travers mes larmes.

- Enlevez-moi ma folie, soufflai-je, plus torturée que jamais. Enlevez-moi ma souffrance, enlevez-moi ma folie, c'est tout ce que je vous demande.

Elle me sourit tristement, et je pus lire la peine dans ses yeux, faisant écho à la mienne.

- Quand je reviendrai, j'apaiserai toutes tes souffrances, m'assura-t-elle en se levant. Je te promets que tu n'auras plus jamais mal.

Stéphanie quitta rapidement la pièce, mais j'eus le temps de la voir essuyer une larme. Alors, seule avec mon mal-être, je fermai les yeux et recommençai à hurler.

- Pourquoi criez-vous comme ça ? Vous allez me percer les tympans.

En entendant cette voix, je fermai immédiatement ma bouche et ouvris les yeux. Il se tenait là, à côté de mon lit, une seringue à la main.

- Oscar, fis-je en souriant instinctivement.

Mais mon sourire s'évanouit presque aussitôt lorsque je me rappelai la vérité.

- Vous n'êtes pas réel.

Il leva les yeux au ciel.

- Je ne suis pas réel pour eux, mais qu'est-ce que ça peut faire ? Je suis réel pour vous, Princesse, ça me suffit largement.

- Mais vous êtes ma maladie, dis-je, vous êtes le mal en moi qu'ils vont bientôt éradiquer.

- Ce n'est pas eux qui vont vous délivrer du mal, Alex.

Il me montra la seringue qu'il avait en main.

- C'est à moi de le faire. Ou à vous-même, question de point de vue. C'est ainsi que cela doit se terminer.

Il approcha lentement la seringue de mon bras.

- Attendez, le retins-je en plantant mon regard dans ses yeux sombres.

Ils ressemblaient à deux petits morceaux de charbon étincelants. Je n'avais encore jamais remarqué à quel point ils étaient magnifiques.

- Est-ce que ça fait mal de mourir ? lui demandai-je en sentant une dernière larme couler de mon oeil.

Il l'essuya d'un doigt avant de porter celui-ci à sa bouche.

- Je n'en sais rien, Princesse, je ne suis jamais mort.

Oscar pinça ma peau en douceur et y planta la seringue pour vider son contenu dans mon sang. Il s'assit alors sur le côté de mon lit sans me quitter des yeux.

- Restez avec moi, murmurai-je en papillonnant des paupières.

Il me gratifia une dernière fois de son sourire en coin que j'adorais et serra ma main.

- Toujours.